

REVUE DE PRESSE :

« LA CHIENNE DE VIE JUANITA NARBONI »

Le Monde

2 juillet 2009

Une du cahier Livres

Raphaëlle Rérolle

La femme-ville

C'est un mystère comme il s'en produit parfois, dans la circulation des œuvres littéraires : en France, personne (ou presque) n'a jamais entendu parler d'Angel Vazquez. De fait, hormis les spécialistes, qui connaît seulement le nom de cet écrivain tangérois, lauréat du prix Planeta en 1962 pour son premier livre et mort à Madrid en 1980 ? Pas très loin, pourtant, de l'autre côté des Pyrénées, Vazquez est considéré comme une figure marquante de la prose en langue espagnole. Et son œuvre, quoique maigre (trois romans répartis sur quinze ans, plus une petite poignée de nouvelles), de celles qui dégagent une lumière brillante, durable.

Par quelle absurdité le tamis de la traduction, qui retient quantité de livres oubliables, a-t-il laissé filer ceux d'un auteur si frappant ? Est-ce la figure de Vazquez, écrivain maudit, tourmenté, qui mourut dans la misère et la solitude ? Ou la singularité de sa langue, mélange extraordinaire d'andalou et de judéo-séfarade (la *haketia*), parsemé d'expressions en arabe et en français ?

Le lecteur moderne, persuadé que tout passe les frontières, la littérature comme le reste, voit ses certitudes battues en brèche. Le voilà troublé, mais avec délice : découvrir *La Chienne de vie de Juanita Narboni*, unique ouvrage traduit de Vazquez, revient à mettre la main sur un trésor inattendu. Car à travers le monologue intérieur d'une Tangéroise, c'est à la fois la physionomie de la ville qui affleure, son histoire, son atmosphère, mais aussi beaucoup plus que cela : tout un paysage intime et mouvant, miraculeusement vivant, crédible, tour à tour tragique et désopilant, qui donne au lecteur l'illusion d'entrer directement dans la tête d'un autre – fantasme que la littérature seule peut assouvir.

Que peut-il bien se passer dans la tête des autres ? Par quelles idées, quelles sensations, quels sentiments sont traversés tous ces gens qui ne sont pas nous ? L'une des grandes forces du genre romanesque est d'offrir au lecteur quelques éléments de réponse. Notre connaissance de la nature humaine serait bien réduite sans la littérature, sans Flaubert, Proust ou Joyce et ce qu'ils nous ont montré du fonctionnement d'autres êtres.

Voici donc une femme entre deux âges, assise dans un café au bord de la mer. La scène se passe à Tanger. Elle s'appelle Juanita Narboni Cortès, elle a perdu ses parents, sa sœur vit à Casablanca, peut-être même qu'elle dissimule un ou deux « bourrelets » disgracieux sous sa robe, mais après ? Que sait-on d'elle ? Que connaît-on du cheminement de son imagination, de ses soucis, de ses regrets, de ses remords, de ses désirs les plus enfouis ? Rien - ou presque.

Sa nature véritable restera plus obscure qu'une tache d'encre, sauf pour son confesseur (et encore) ou si un romancier décide de parler pour elle. Il peut la décrire de l'extérieur, devenir ce narrateur omniscient du roman classique, ou bien choisir la manière audacieuse, comme l'a fait Angel Vazquez, ou James Joyce avant lui : s'introduire directement dans le cerveau de son personnage pour suivre, de l'intérieur, les circonvolutions de sa pensée. Nous précipiter en plein milieu d'une tempête de regrets, de joies, de chagrins, de remords ou de rancunes, sans aucun

bastingage auquel se raccrocher.

Dans le cas de Juanita, la tempête n'agit pas un océan, mais plutôt un verre d'eau : rien de remarquable dans l'existence de celle qui se considère volontiers comme « *une de ces pauvres filles qu'on traîne comme un paquet et qui finissent par se fabriquer un petit bonheur parce qu'on finit par se faire à n'importe quoi* ».

Rien, si ce n'est sa ville, qu'elle connaît par cœur, et les époques dont elle est le témoin, puisque son monologue brasse presque indistinctement plusieurs périodes de sa vie : Tanger sous statut international, puis envahi par l'armée espagnole, puis rattaché au Maroc ; Tanger, où se côtoient des juifs, des Arabes, des chrétiens, des Français, des Espagnols, des Anglais ; Tanger où l'histoire passe et repasse dans la chaleur des jours d'été, où les communautés voisinent, où les chants des uns résonnent dans les oraisons des autres : « *Hier matin, pendant la messe de onze heures, il y a eu un moment de silence et on a entendu les prières dans la synagogue d'à côté.* »

Tout se bouscule, s'enchaîne ou se chevauche dans un incroyable chaos narratif qui veut restituer la manière dont les pensées se succèdent chez un individu. L'écrivain ventriloque loge à l'intérieur de son personnage, dont l'esprit ressemble à une tour de guet. Car Juanita voit tout, entend tout, partant du principe que « *plus on en sait, moins on observe* ». Mais sa manière est sans hiérarchie, sans intention apparente : comme la plupart des gens, elle ne poursuit aucun but spécifique, si ce n'est de vivre ou de survivre. Spécialiste du coq-à-l'âne, elle mêle donc tout dans un même souffle : des considérations sur ses bas qui filent, sur un bateau qui ne vient pas, sur la mort de ses parents, sur la guerre d'Éthiopie, sur sa solitude ou le souvenir de sa mère adorée, la faillite d'un commerce, la vulgarité de sa sœur, son propre désir de posséder un homme.

Son soliloque fond dans un même creuset des souvenirs, des conversations avec des absents, des remarques sur les gens qui passent (« *Et je te salue, je souris, regarde-moi ce sourire, aussi faux que ma bague, aussi faux que toute ma vie* »), des méchancetés délectables (« *Mais c'est que cela me rend absolument malade de voir mourir des gens beaux, alors que le monde est plein d'enfants de salauds bien vivants et moches à faire peur* »), des constats sans douceur.

À la mosaïque de ses pensées fait écho celle de la langue, ce fameux parler tangérois, où s'entendent la musique et les mots de plusieurs cultures et d'époques variées. Comme si telle était finalement la vraie personnalité de Juanita Narboni, ou du moins la plus intense : être cette femme-ville, qui fait entendre, à elle seule et magnifiquement, tous les sons de l'humanité.

Le Matricule des Anges

N°106, septembre 2009

Étienne Letterier

Tête à tête

À travers le monologue intérieur d'une femme, Angel Vazquez (1929–1980) donne corps et âme à sa ville d'adoption : Tanger.

Pionnier du roman expérimental espagnol, Angel Vazquez n'a pas connu le succès auquel son premier roman et surtout *La chienne de vie de Juanita Narboni*, en 1976, auraient probablement pu le faire accéder. Faute peut-être de n'être pas né du bon côté de l'Atlantique, à l'heure où les voix

espagnoles du roman moderne sont celles de Cortazar, Garcia Marquez, Vargas Llosa, ou Rulfo. Ou faute peut-être simplement de n'être pas né du bon côté de la Méditerranée, puisque écrivain espagnol, il est né à Tanger.

La ville est elle-même à l'époque un bouillon dont l'identité contemporaine est en genèse ; elle est arabe, juive, française et espagnole à la fois, comme Juanita Narboni, dont le regard et la parole gouvernent le roman, et qui pense, peste, ironise, raille, complotte et se lamente, parlant plus qu'elle ne raconte au présent immédiat de la pensée de l'instant, et sans aucun retour à la ligne.

« *Moi aussi je te dis bonjour mi reina, se te caiga el mazal ; un jour, je t'ai demandé vingt douros et tu as refusé de me les prêter. [...] regarde-moi ce sourire, aussi faux que ma bague, aussi faux que toute ma vie. Bon, peut-être pas comme tout. Tout n'est pas faux. Pas l'odeur des feuilles qu'on brûle. Ni les petits verres de cognac. Ça, c'est du réel.* »

Application d'une simple contrainte formelle et narratologique, *La chienne de vie de Juanita Narboni* pourrait, page après page, ne pas maintenir intacte l'attention du lecteur. Si l'œuvre d'Angel Vazquez est frappante, c'est qu'elle apparaît immédiatement vraie ou plutôt – en étant moins naïf – qu'elle pousse le mimétisme de la parole jusqu'à ses plus extrêmes limites. C'est la troublante familiarité avec Juanita Narboni, avec ses déceptions, ses mesquineries et ses petits péchés, la sensation d'intrusion éprouvée par le lecteur qui fait du texte de Vazquez une expérience rare. Outre l'étendue de son paysage intérieur, Juanita Narboni offre la description d'un Tanger par touches sensibles et dans le désordre : fragments de cartes postales, saleté de la nappe, croquis des lieux et de leurs habitants, mort de sa mère, boutiques, sac de courses, petits verres en cachette, plages et rues où résonnent les éclats de la *hakétia*, un parlé métissé mélangeant espagnol, arabe dialectal, hébreu et emprunts au français.

Tanger trouve dans *La chienne de vie de Juanita Narboni* une langue qui lui est consubstantielle parce que Juanita Narboni, qui paradoxalement rêve de quitter cette ville-récit, n'est autre que sa chair, son cœur simple. « *Voilà qu'on allume le couloir, juste au moment où j'allais trouver le sommeil... Qui ça peut-il être ? C'est une heure pour rentrer chez soi ? Ce rire. La Tacuna. L'italienne d'en haut ! [...] Elle n'est pas seule. Qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle parle italien. Elle n'est pas venue seule, non bien sûr, elle est avec le contrebandier. Qu'est-ce qu'elle peut bien lui faire ? Des saletés. Elle a de la chance. Ces garces ont toujours de la chance.* » Cette vie de petite bourgeoise chrétienne de Tanger, à la fois andalouse et rifaine, soumise à l'autorité de ses proches ou aux dires des voisins offre au roman contemporain l'un de ses personnages les plus atypiques et les plus attachants. Une femme principalement déterminée par l'attente, la frustration, un soupçon de méchanceté, mais surtout par un indéfectible humour.

Avec ce roman, premier coup de maître pour la jeune maison d'édition lyonnaise Rouge Inside, Angel Vazquez apparaît enfin en France comme le représentant d'une littérature dont la fin semble être au-delà d'offrir le contenu d'un récit, de parier sur l'intersubjectivité des êtres, de livrer les secrets d'une âme, de rendre audible une voix singulière. « *J'espère vraiment que j'aurais droit à une récompense, après la vie de chien que je mène* » s'exclame Juanita Narboni dans un moment d'abattement. Après avoir lu ce récit, on peut parier que son vœu est exaucé.

La Quinzaine Littéraire

Juin 2009

Philippe di Meo

Un langage Tangérois

Comment fonder une maison d'édition ? Telle est la question par un jeune éditeur lyonnais tirant son nom de la couleur écarlate de la deuxième et de la troisième de ses couvertures. La réponse implicite se révèle dépourvue d'ambiguïté : en publiant des œuvres qui tombent sous le sens comme cette *Chienne de vie de Juanita Narboni*.

Pour aborder l'œuvre, l'état civil de son auteur n'apparaît guère anodin. Ángel (ou Antonio) Vazquez Molina, mieux connu sous le nom d'Ángel Vazquez, est né à Tanger le 3 juin 1929 et décédé à Madrid le 25 février 1980. La sècheresse de deux dates associées de deux lieux résume brutalement un itinéraire affectif, intellectuel et, pour tout dire, littéraire. L'Espagne sera en effet pour lui une sorte de terre d'exil plus qu'une vraie patrie. Il s'y installera sur le tard, en 1965, et seulement parce que sa situation matérielle s'était détériorée au lendemain de l'indépendance du Maroc.

Passant pour solitaire, égocentrique et autodestructeur, il y vit paradoxalement un peu comme un étranger, même s'il habite la langue castillane avec bonheur. Bonheur consacré par le prestigieux Prix Planeta dès son premier roman et surtout par l'estime des plus grands écrivains ibériques, de Juan Goytisolo à Alejo Carpentier.

Cette reconnaissance par ses pairs n'éloignera cependant pas le soleil noir de la mélancolie. Ainsi, d'un geste rageur, brûle-t-il tous ses manuscrits quelques heures à peine avant sa mort. Cependant, sa patrie est moins Tanger que la *lingua franca* tangéroise. Sa destinée humaine et littéraire est marquée à jamais par la ville qui l'a vu naître marquée du sceau d'un multiculturalisme indéniable. N'a-t-il pas, à cet égard, fréquenté tour à tour des écoles françaises, espagnoles et même italiennes ?

La chienne de vie de Juanita Narboni porte l'empreinte d'une formation atypique qu'une enclave cosmopolite pouvait seule dispenser. De fait le titre qui nous est proposé aujourd'hui est de bout en bout constitué du long monologue d'une femme occupée à congédier à petits pas et force dénégations sa jeunesse en s'abandonnant aux fausses ivresses et aux délices ambiguës d'un vain ressassement mêlant senteurs et saveurs, terreurs et couleurs.

C'est dans le Madrid franquiste, où cet écrivain alcoolique et homosexuel se sent si mal à son aise, que l'écrivain déraciné finira par trouver la bonne distance pour concevoir son « langage souvenir ». La dédicace de son roman se profile au reste comme le chas permettant de lire son ouvrage selon sa juste perspective : « *En mémoire de ma mère et de son cercle d'amies, juives et chrétiennes, dont Juanita Narboni s'est appropriée le langage-souvenir, m'obligeant à écrire ce livre* ».

Loin de la légende exotique qui a changé Tanger en motif littéraire aisément identifiable, parfois irritant ou exsangue à force de stéréotypie, Ángel Vazquez entend représenter le langage de la communauté tangéroise, un peu comme Gadda entendait représenter dans *La Mécanique* le langage de la société milanaise à la veille de la première Guerre mondiale. C'est par là qu'il innove et nous retient durablement.

Son espagnol s'avère ainsi rehaussé d'*hakétia*, le judéo-sépharade marocain, mais également d'expressions d'origine kabyles ou arabes, elles-mêmes rehaussées de français, et même d'italien. Ces registres concurrents et complémentaires n'excluent pas un argot spécifique, des emplois rares et un lexique privé, parfois source d'un comique désopilant et de jeux de mots inattendus que leur rencontre ménage.

Le choix du monologue sert au mieux ce projet ambitieux, les spirales de ses volutes proliférantes ratissent large, d'effets de surface en exhumations savoureuses, d'interpénétrations incessantes des langages et de ce qu'ils supposent en amont.

Autrefois surnommée « pattes de clou », Juanita Narboni, une Espagnole au nom italien,

comme une bonne moitié des habitants de la toute proche Gibraltar, catholique par atavisme et configuration psychologique, autrement dit, éminemment passive, emploie Amrouche, une bonne musulmane qui constitue l'essentiel de son entourage. Dans ses songeries saturées de paresse plaintive, elle emmêle le bruit du vent au bruit des vagues pour camper un univers inimitable. Si elle n'est pas encore vieille, les années s'accumulent. La lassitude et la torpeur, l'inertie et l'auto-commisération, la velléité et une sorte d'indifférenciation de l'état de veille et du rêve constituent son timbre propre où le persiflage, la dérision et un imperceptible ressentiment ont leur place.

La promiscuité des langues confère à ses refrains, tour à tour libidineux, cancaniers, médisants, moqueurs, insinuants, allusifs, jacasseurs, et d'une prolixité proportionnelle à son immobilité mentale, contribue à composer, phrase après phrase, une langue théâtrale d'une plasticité remarquable. Et notre Juanita esseulée, piétinant dans des chaussures trop grandes qui lui font mal, se confond avec toutes les voix de la ville dont elle devient de proche en proche un écho récapitulatif et, partant, une sorte d'allégorie convaincante.

Acentrique, cousu d'allers et retours incessants, de pointes, son propos bondés d'« historiettes » s'apparente d'une certaine façon aux à la jactance enjouée de l'excentrique Tallemant des Réaux. Et si la critique a pu comparer l'*Ulysse* de Joyce à « une cathédrale de prose », La *Juanita* d'Ángel Vazquez en constitue à l'évidence rien moins qu'une nef latérale d'importance.

L'Humanité

Les Lettres Françaises

3 octobre 2009

Sébastien Banse

Le langage-souvenir de Vazquez

C'est loin de Tanger qu'Ángel Vazquez trouva l'inspiration nécessaire à rendre un hommage à la ville qui l'avait vu naître. Exilé en Espagne dans les années 1960, il publia ce roman, son troisième et dernier, en 1976, quatre ans avant sa mort. Qu'il n'ait pas été traduit plus tôt ne préjuge pas de sa qualité ou de son importance. C'est au contraire un hommage au travail de Vazquez, qui s'appliqua à rendre dans toute son authenticité cette langue tangéroise, hybride et unique, baptisée *hakétia*, mélange et somme de toutes les influences que la ville a subies au cours de son histoire mouvementée.

Juanita Narboni, la narratrice de sa propre histoire, parle cette langue vernaculaire, importée par les juifs séfarades installés au Maroc et transformée par la présence espagnole dans le rift. Vazquez s'est employé à reconstituer ce castillan mâtiné d'hébreu, augmenté d'arabe dialectal, mais aussi d'expressions françaises importées au temps où le pays faisait partie de la sphère d'influence de l'empire colonial. On y trouve même quelques bribes d'anglais puisque Juanita est britannique, par son père. Mais au-delà de la nationalité, elle appartient tout entière à Tanger. Comme elle le dit elle-même : « *Cette histoire d'être anglaise-espagnole, ou espagnole-anglaise... Autrefois, ça n'existait pas, on disait : "Je suis tangéroise" et voilà tout.* »

Cette tour de Babel n'existe qu'à l'oral. C'est pourquoi Juanita ne livre pas un récit traditionnel, mais un long soliloque, qui mêle le monologue intérieur et le dialogue. Juanita parle à ceux qu'elle

rencontre, à elle-même, à sa mère, vivante puis morte, sans interruption, sans distinction, sans même séparer les rêves de la réalité. Ne suivant que le fil de sa pensée vagabonde, au rythme de ses pérégrinations dans la ville, elle lie ses souvenirs et le présent, et son histoire personnelle fait revivre les époques cruciales de la cité : son rayonnement sous le « Statut international », la Seconde Guerre mondiale avec son flot de réfugiés, l'occupation espagnole, le rattachement, enfin, au Maroc indépendant.

Juanita n'analyse jamais les événements qu'elle traverse. Incapable de leur donner du sens, elle court après sa vie, sa chienne de vie, sans cesser de se moquer, de se plaindre, et surtout de regretter. La dernière partie du roman est doublement déchirante. Tous ceux que Juanita a aimés sont partis, et dans sa vieillesse solitaire, elle voit disparaître le monde qu'elle a toujours connu. Lorsqu'elle évoque encore, pêle-mêle, les fêtes juives et le chant du muezzin, les pâtisseries marocaines et le thé anglais, les églises italiennes et le lycée français, ce Tanger cosmopolite où les Européens régnaient, elle sait déjà que tout ça n'existe plus que dans ses souvenirs qui s'éloignent.

« *Des images, ce ne sont que des images dans l'ombre, comme sur un écran dans la pénombre d'un cinéma...* »

Le Point

Avril 2009

Christophe Ono-dit-Biot

« La Chienne de vie de Juanita Narboni est à Tanger ce que Gens de Dublin est à la capitale irlandaise. »

France Culture

Caroline Bourguin

« Un monologue écrit comme la voix d'une ville : Tanger. »

CCP

Cahier Critique de Poésie

Centre International de Poésie Marseille

N° 19, 1^{er} semestre 2010

Emmanuel Hocquard

Juanita Narboni (se) raconte sa vie ordinaire d'Espagnole tangéroise de condition modeste, faiblement éduquée (Elle n'a pas fait ses études au *Lycée* français, contrairement à sa jeune sœur Elena). Tangéroise de nationalité britannique (sa mère est Andalouse, son père est né à Gibraltar), elle s'exprime en espagnol tangérois métissé d'arabe et parsemé d'expressions en français. Cela se passe à Tanger, sur une période qui s'étend approximativement des années trente aux années soixante, en passant par l'occupation espagnole durant la guerre puis la décennie où fut rétabli le statut international, avant le rattachement de la ville au Maroc. Mais *La chienne de vie de Juanita Narboni* n'est pas une simple chronique de la vie tangéroise de l'époque. Ce « roman » atypique et captivant, à la fois rieur et grave (pour ne pas dire sombre), qui brouille les conventions narratives, n'est pas un livre *sur* Tanger, mais un livre *de* Tanger. À l'image de la ville, dont des images précises (de rues, de lieux, d'institutions, de personnages locaux connus) surgissent à la faveur des parcours quotidiens de Juanita aux alentours du Petit-Socco (elle a « *la bougeotte* »), son soliloque ininterrompu et discontinu, entrecoupé de dialogues intérieurs (avec sa mère bien-aimée, son père qu'elle n'aime pas, sa « *garce* » de sœur, ses amies ou connaissances, sa bonne « *cette andouille d'Amrouche* ») déverse sur 346 pages son flux intarissable de commérages, de jalousies, de reproches envers elle-même, de nostalgies, de phobies, mais aussi de moments de fête, d'émerveillement et de tendresse, sans souci de chronologie objective. Le temps, comme l'espace, est éclaté. Temps intérieur, ponctué de loin en loin par les disparitions successives des proches (la mère, la sœur qui a fui la maison familiale sans plus donner de nouvelles, le père, la fidèle Amrouche et bien d'autres), qui va en s'immobilisant tout comme se raréfie l'espace dont le cimetière de Boubana figure la limite ultime. « *Tout le monde a disparu. Et où sont-ils ? Au cimetière pour la plupart. Enfin, dans un cimetière. Cette ville qui est entourée de cimetières depuis toujours est elle même devenue un cimetière.* » Restée seule, Juanita est plus que jamais ce personnage de mots qu'elle n'a jamais cessé d'être. Le livre s'achève – si l'on peut dire – sur la recherche hallucinante d'une photographie perdue de sa mère morte : « *Continue, continue ton inventaire, mi reina. Oui, c'est bien ça. L'étagère... Voyons si j'arrive enfin à mettre la main sur ce portrait... Je ne te l'avais pas dit, maman ? Maman, mi bueno ? Je t'avais dit que tout me sortait de la tête. Je ne sais pas ce qui m'arrive. [...] Je n'ai plus les idées en place. Je vais continuer cet inventaire. Où en étais-je restée ? Foutue mémoire ! L'étagère, l'étagère... Ma pauvre tête !* »

La Pensée de Midi

N° 29, octobre 2009

Philippe di Meo

De Jean Genet à Samuel Beckett, en passant par Allen Ginsberg, Tennessee Williams, Jean-Noël Vuarnet ou William Burroughs, pour ne rien dire de l'inévitable Paul Bowles et de son alter ego féminin, on ne compte plus les écrivains qui ont séjourné à Tanger. La liste de ces bataillons est si longue et si fournie qu'on ne saurait tous les citer.

Lieu de séjour pittoresque et agréable, tout particulièrement pour l'hivernage, la ville a également inspiré de nombreux écrivains pour finalement se changer en motif littéraire au même titre que Paris ou Trieste, par exemple. Et, à mesure que le mythe enflait et s'affirmait, le lieu

tendait à s'estomper dans sa légende et, parfois, comme tant d'autres, à se dégrader dans son cliché, puis dans une insipide stéréotypie pour aboutir, au terme de ce processus, en une nausée fatale.

Parmi tant d'expériences, où le genre du journal intime se taillait la part du lion, les écrivains Tangérois sont néanmoins la portion congrue. Citoyen d'adoption de cette ville ouverte à tous vents, Mohamed Choukri fait à cet égard figure d'exception.

La peinture qui nous est généralement offerte par les premiers pêche souvent par exotisme et relève, quoi qu'il en soit, d'une extériorité foncière. L'auteur du *Fou des roses* n'a-t-il pas ainsi pertinemment sous-titré le livre qu'il a consacré à Paul Bowles *le reclus de Tanger* afin de pointer ce type d'attitude, celle de la présence pétrifiée d'indifférence du refuge enfin trouvé, autrement dit, une façon de vivre sur place en s'abstrayant ?

La ville demeure pour beaucoup de ces visiteurs lettrés ou moins lettrés un décor diversement séduisant, certes, mais pour se laisser appréhender, c'est qui importe, comme un décor, somptueux ou tragique, le tout sur fond d'expérience intérieure plus ou moins pathétique dans laquelle, comme chez les écrivains regroupés sous l'étiquette de *Beat generation*, et d'autres encore, les drogues et une sexualité désinhibée, souvent mercenaire, occupent le devant de la scène.

L'une des si nombreuses singularités du livre d'Ángel Vazquez consiste précisément à rompre avec cet "orientalisme" plus ou moins implicite, plus ou moins inconscient, et, finalement, avec une sensibilité indifférente à l'endroit, envisagé presque uniquement comme la toile de fond d'une aventure personnelle.

Espagnol par l'état civil, Ángel Vazquez est Tangérois par sa naissance. Moins anodin, il connaîtra l'Espagne, sa patrie théorique, seulement sur le tard, lorsque, mettant à mal ses affaires, l'indépendance du Maroc l'y obligera. Né le 3 juin 1929, c'est donc contraint et forcé, et la mort dans l'âme, qu'il gagnera l'Espagne en 1965. Il s'y éteindra sans bruit le 25 février 1980, non sans avoir détruit tous ses manuscrits quelques heures avant de disparaître.

Cet homosexuel alcoolique et réputé autodestructeur ne se sentira, semble-t-il, jamais à son aise dans la péninsule ibérique. À en croire tous ceux qui l'ont connu, il vivait d'ailleurs son départ de Tanger comme une véritable émigration et même un exil. La découverte des rudesses du franquisme, c'est un euphémisme, ne fera que renforcer ce sentiment d'étrangeté foncière.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été bien accueilli par ses pairs. Son premier roman se verra décerner le prestigieux Prix Planeta. L'estime des plus grands auteurs de la péninsule et d'Amérique du sud lui est vite acquise, d'Alejo Carpentier à Juan Goytisolo, le préfacer en verve de *La chienne de vie de Juanita Narboni*.

Par un contraste heureux au plan littéraire, mais si douloureusement enduré au plan intime, comme à la manière d'une brusque régurgitation, Madrid lui révèle la spécificité de la langue de Tanger. Son espagnol tangérois est une création créole, bien évidemment décalée en regard du pur castillan continental. Et, plus important encore, il en prend peu à peu conscience, cet idiome constitue sa vraie patrie.

Paradoxalement, c'est le vague à l'âme induit par son départ qui fera naître en lui l'ambitieux projet d'écrire un roman prenant sa ville natale pour thème. Le roman d'un authentique Tangérois, cette fois, et non celui d'un touriste plus ou moins attentif, plus ou moins hâtif.

La dédicace de son livre est à cet égard lumineuse qui décline toute une poétique : « *en mémoire de ma mère et de son cercle d'amies, juives et chrétiennes, dont Juanita Narboni s'est appropriée le langage-souvenir, m'obligeant à écrire ce livre.* »

Longuement ruminée, la distance d'avec l'art de la conversation tangéroise d'autrefois, arpentée chaque jour dans son expérience verbale madrilène, suscite chez lui l'irréfrénable désir d'amender l'écart qu'il ne manque pas de constater.

La littérature seule pouvait assouvir cette pulsion qu'une approche originale va de surcroît filtrer.

Bigarré de par sa composition ethnique, son histoire et, donc, son langage, le port atypique du nord marocain où Ángel Vazquez a fait ses premiers pas s'est chargé de lui dispenser une

formation non moins excentrique, transcendant les appartenances strictement nationales. Ángel Vazquez a pu, comme d'autres, successivement fréquenter des écoles espagnoles, françaises et même italiennes, sans oublier l'école de la rue, dans une sorte de jeu des quatre coins, cursus à l'évidence non indifférent dans l'élaboration de son imaginaire linguistique comme le cours de son roman en témoigne amplement.

Le long monologue féminin dilaté sur trois cent cinquante pages, qui constitue l'ossature de *La chienne de vie de Juanita Narboni*, pose, dès le nom de sa protagoniste, inscrit dans son titre, comme une enseigne plus diserte qu'il n'y paraîtrait, l'empreinte de la multiplicité : si son prénom est indéniablement espagnol, son nom est clairement italien, comme celui de tant d'habitants de la ville ou de la région d'en face, autrement dit, de Gibraltar ou d'Andalousie, là où les descendants des artisans, marchands et banquiers Génois sont particulièrement nombreux depuis la Renaissance. Songeons au patronyme maternel d'un Pablo Ruiz qui s'est voulu Pablo Picasso.

Ce long soliloque féminin séduit de par l'expressivité de sa langue mêlant l'espagnol, le français, le judéo-espagnol – l'*hakétia* –, plusieurs argots, et l'italien des épiciers, du bel canto et de la radio : la somme, ou presque, de la composition sociale du port méditerranéen, sans oublier le kabyle et, bien entendu, l'arabe – selon ses versants littéraires ou vernaculaires –, et les chansons bourdonnantes issues de partout dont la rue raffole.

Mais ne nous y trompons pas, nous ne sommes pas en présence d'un naturalisme puisant dans le sabir d'une *lingua franca* chatoyante et commode pour camper une tranche de vie parée d'une rigueur approchant le scientifique ou, pire, une couleur locale à bon marché.

Le projet annoncé par la dédicace de l'ouvrage se présente non pas comme une représentation de la société locale dans sa mièvre nostalgie et son pittoresque sociologique éventuels, mais bien comme une audacieuse représentation de la langue tangéroise. C'est par là que l'écrivain innove et déborde les classifications de l'heure.

Juan Goytisolo insiste justement sur ce point dans son éclairant avant-lire : « Il y a des œuvres d'une telle singularité qu'elles en deviennent irréductibles à tout schéma théorique. *La chienne de vie de Juanita Narboni*, du Tangérois Ángel Vazquez, en est un bon exemple. Les professeurs de littérature n'arrivent d'ailleurs pas à la faire cadrer avec leurs tableaux synoptiques, leurs classifications. Ce texte n'est ni réaliste ni fantastique, et il ne correspond même pas au "contexte national" du roman espagnol du XX^e siècle. » Saurait-on mieux dire ?

Surnommée « *pattes de clou* » pour sa maigreur, lorsqu'elle fréquentait encore l'école, dix ans plus tard, sans plus de précisions, une Juanita Narboni, visiblement plus replète, s'abandonne à une péroraison des plus sinueuses sans que nous sachions véritablement à qui elle s'adresse, si elle parle à voix haute ou, encore, file pour elle-même une songerie aérienne toute spiralee d'arborescences, aussi tentaculaires qu'imprévisibles, pour créer un espace pour le moins insolite.

Comme au vent, le flux verbal, effiloché telle une fine étoupe translucide, s'avère à première vue incohérent et apparemment référé au vécu quotidien du personnage et à lui seul. Comme chez tout un chacun, angoisses et nostalgies, haines et envies manifestes ou secrètes alimentent cette sorte de respiration affective, haletante ou refroidie, de remémorations réitérées en fulgurances abruptes selon les rythmes et les timbres d'une charge affective sujette à variations et d'où l'humour n'est jamais exclu.

À mesure que l'écheveau embrouillé de sa vie, dépourvu d'une orientation repérable, se dénoue, fil après fil, pour se réenchevêtrer de plus belle de tours en détours, pour explorer avec une sorte de délectation chagrine ou narquoise les accidents marquants de sa vie, elle nous laisse incidemment entrapercevoir le milieu dans lequel elle ondoie. C'est ce que sa parole erratique matérialise comme malgré elle. Comme si le long phylactère qui la recouvre donnait accès non moins à un corps nu et à un inconscient qu'à une ville.

La voix laisse alors deviner un autre personnage mieux défini derrière la comparse aux contours flous impossibles à restituer selon une perspective clairement figurative. Nous sommes cependant bien à Tanger mais sans que nous sachions à quelle époque au juste. Celui du statut international de l'entre-deux-guerres ? Celui de l'invasion de l'armée espagnole de juin 40 ? Ou,

encore, celui de l'âge d'or de la ville, de 1945 à 1956 ? Celui du rattachement au Maroc et de sa lente décadence ? Le livre refermé, nous l'ignorons toujours. C'est que les séquences du roman jouent à la marelle avec une époque et l'autre. Ou, mieux, les fusionnent toutes dans le désordre des souvenirs. De loin en loin, seules des allusions à des œuvres cinématographiques, à des chansonnettes ou à des événements historiques permettent de dater son propos.

Nous identifions ainsi pêle-mêle la proclamation de la république espagnole, l'arrivée des juifs fuyant la chasse à l'homme des nazis, des allusions aux « rouges » et aux « phalangistes », et ainsi de suite.

Cependant, cet être fragile si peu dessiné demeure un tant soit peu sourd au vacarme tonitruant de l'histoire pour sélectionner à rebours de sa violence les fluides et savoureuses historiettes opiacées qui constituent le quotidien du tout venant. Un « virginal » introduit un « vaginal », selon une superstition locale, regarder la braguette des hommes peut vous faire tomber enceinte, le « *mazal* » (la bonne étoile selon les juifs) peut vous abandonner : un encyclopédisme langagier d'autant plus vaste qu'il est plus instinctif empli l'espace verbale de ses paraphes. L'unité se démultiplie dans les lexiques qu'elle mâchonne.

Selon cette direction, Juanita se mue en une caisse de résonance mêlant l'essentiel et l'accessoire sans se soucier d'établir de hiérarchie. Dans son verbiage, le destin du Négus, le sort de l'Éthiopie, les rumeurs du moment concernant tel ou tel et la saveur d'une salade sont de plain-pied.

Elle réélabore à discrétion l'ordre des événements en faisant fi de l'importance qui leur est d'ordinaire attribuée par le sens commun. Le privé se subordonne le public, pour en contester inconsciemment ou non, qu'importe, la morgue et toute prétendue supériorité. Dans la succession des pointes, jeux de mots, potins et autres anecdotes sapides nous sommes subrepticement reconduits aux historiettes jacasseuses de Tallemant des Réaux. À cette aune, l'ironie implicite du menu geste relativise la superbe de l'événement capital.

Ses désillusions personnelles nourrissent un lent ressassement paresseux et plaintif mais d'une grâce finalement poétique tant son élan est spontané, sincère, désarmé et innocent. Juanita ravaude le réel avec un imaginaire foisonnant, dans lequel l'aboulie, la velléité et un registre libidinal plutôt large, d'où la jalousie n'est presque jamais absente, tiennent les premiers rôles. L'une et l'autre attitudes confèrent à sa parole une structure musicale circulaire, indice perceptible d'une phobie du monde.

Et, dans l'arabesque capricieuse des babillages incandescents, amusés, persifleurs ou contrits, cette « *ville entourée de cimetières* » qu'est Tanger, se métamorphose avec une brusquerie certaine en un vaste tombeau. La « *ville est elle-même devenue un cimetière* », constate-t-elle avec amertume, un peu à son corps défendant.

Dans la lignée du James Joyce d'*Ulysse*, la transformation de la « topographie en typographie », comme aimait à le répéter subtilement Julián Rios, s'opère avec un rare bonheur. La fusion de la ville avec le langage qui la recrée, au-delà d'un personnage-prétexte, jamais ornemental, est complète. C'est d'ailleurs la marque distinctive de certaines des expériences littéraires analogues parmi les plus abouties de la tradition de la modernité. Qu'on songe au *Manhattan Transfer* de John Dos Passos, à *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin, à *L'Affreux pastis de la rue Merulana* de Carlo Emilio Gadda, pour Rome, ou, encore, à *Istanbul* d'Orhan Pamuk.

Ici, des arabismes coexistent avec des localismes, ou des ibérismes appuyés, eux-mêmes relevés d'emplois rares et d'hybridation diverses fondées sur des idiomatismes, des idiotismes et des idiolectes, souvent empruntés à l'*bakétia* ou à l'arabe, et dont l'éditeur donne un utile glossaire en fin volume. À eux tous, ils constituent une syntaxe qui excède tout personnage entendu comme pur et simple microcosme absolu et conclu.

Il en découle que le roman, ou le pseudo-roman, verse imperceptiblement mais sûrement dans ce que la critique a tenu à qualifier de « genre impur », un genre à l'intersection de beaucoup d'autres dans lequel une narration soutenue n'exclut pas l'échappée poétique tout en s'ingéniant à combattre la linéarité du roman traditionnel par la digression.

La discontinuité narrative du discours morcelé et vagabond de Juanita devient alors paradoxalement, une fois de plus, la mesure de la continuité symbolique de son objet, la ville de Tanger.

Comment dès lors définir pareille entreprise stylistique ?

Simplement, moins comme la représentation d'une ville que de son langage, ici théâtralisé, autant que faire se peut, dans le labyrinthe presque indébrouillable de ses réseaux contradictoires et néanmoins complémentaires, patents ou occultes. Le mensonge romanesque rencontre alors la vérité langagière en chemin. La citation de Jean Cocteau placée en tête de l'ouvrage se décante lumineusement : « Je suis le mensonge qui dit toujours la vérité » : celle, irréductible, de la langue locale. Le détour équivaut alors à un retour.

Selon des voies différentes de James Joyce, Louis-Ferdinand Céline, Fernando Pessoa, Giorgio Manganelli, Andrea Zanzotto, et très peu d'autres, Ángel Vazquez prend de fait le langage, en l'espèce tangérois, pour personnage. C'est par là qu'il nous retient.